

CANESI & RAHMANI

SIAMOISES

roman

naïve

Des mêmes auteurs, chez le même éditeur :

Alger sans Mozart, 2012

À Nicette
À Laurent Bonelli

LA FÊLURE

MARIE

Il fait nuit.

Enfin !

Maman l'a enfermé dans la chambre.

Je sais où elle cache la clé. Là, sous le tapis du couloir.

Je prends la clé, j'ouvre la porte de la chambre, je remets la clé sous le tapis, j'entre et je referme doucement la porte.

Il est allongé sur le lit en pyjama bleu, pieds nus.

Il a de grands pieds !

Il est beau.

Il ne bouge pas.

Quand je l'embrasse, il est froid, ses oreilles, ses lèvres, ses mains sont bleues. Je lui parle, il ne répond pas.

Maman a dit : « Papa est mort. »

Alors, c'est ça la mort, c'est bleu et froid, ça ne bouge pas, ça ne répond pas.

On sonne, maman monte l'escalier avec quelqu'un. Je me cache derrière les rideaux de la fenêtre, près du lit.

– J'étais pourtant sûre d'avoir fermé la porte à clé, dit-elle en entrant.

Une dame la suit, deux grandes valises à la main.

Je vois tout ce qui se passe. La femme a un gros derrière, des mollets tout ronds, des cheveux coupés courts et des lunettes.

Elle demande à maman :

– Pouvez-vous me donner les vêtements qu’il portera ?

Maman sort de l’armoire un costume noir, celui qu’il mettait pour aller au restaurant, le soir. Une chemise blanche, une cravate rouge écarlate, des chaussettes grises.

– Vous êtes sûre pour la cravate ?

– Oui, je veux la rouge.

– Très bien... J’en ai pour une bonne heure, dit la femme en fouillant dans ses valises.

Elle en sort des bouteilles pleines, des flacons vides, des tuyaux, deux paquets de coton. Elle déshabille papa, il est tout nu, elle lui tourne la tête vers moi et, avec un couteau, fait un trou dans le cou. Dans le trou, elle met deux tuyaux. Elle pose une bouteille pleine d’un liquide rose sur la commode près du lit et un flacon sur la moquette, elle plante un des tuyaux dans la bouteille et l’autre dans le flacon. La bouteille se vide dans papa, quand elle est complètement vide, elle la remplace par une pleine. En même temps, le flacon par terre se remplit de rouge. C’est drôle, le liquide entre rose dans le cou de papa et en ressort tout rouge ! Au bout d’un moment, c’est moins rouge dans les bouteilles, elle enlève les tuyaux, prend du fil et coud le cou de papa. Elle le tamponne avec des compresses, lui met du coton dans la bouche, les oreilles, le nez et le derrière. Elle le pique avec des grosses seringues pleines d’eau jaune dans le ventre et la poitrine. J’ai les yeux et la gorge qui brûlent, ça sent mauvais, je pleure, il ne faut surtout pas que je tousse !

La grosse dame sort un pot de crème rose et un tube de rouge à lèvres d’une sacoche, elle maquille papa. Elle l’habille, le place au centre du lit, maman a oublié de donner les chaussures, elle cherche dans l’armoire, il n’y

en a pas, elles sont dans la salle de bains ; alors, en attendant, elle lui enfile une paire de pantoufles. Il est bizarre, papa : habillé comme un prince avec des savates aux pieds.

C'est fini, elle range son matériel dans les valises. Ça pique de plus en plus ! Elle vient en toussant ouvrir la fenêtre et me découvre derrière les rideaux :

- Mais... qu'est-ce que tu fais là ?
- Je veux rester avec papa et maman ne veut pas.
- Elle a raison ! Ton papa n'est plus là, il faut t'habiller à ça.
- Ne lui dites pas que j'étais avec vous, s'il vous plaît.
- Sauve-toi vite.
- Laissez-moi l'embrasser avant.

Il est rose, il dort, je l'embrasse, il est toujours aussi froid.

Maman vient dormir dans ma chambre, elle dépose un matelas en mousse au pied de mon lit, je l'entends renifler.

– Pourquoi es-tu venue ?

– Pour rester avec toi, pour que tu ne te sentes pas trop seule.

C'est papa qui doit se sentir seul là-haut. Pourquoi n'est-elle pas avec lui ? Bientôt, Sophie vient nous rejoindre. Elle se glisse dans mon lit. Je surveille leur respiration, maman ne renifle plus, elle doit dormir, Sophie aussi. Je regarde l'heure sur mon réveil Mickey, une heure et demie. Je me lève doucement, sans faire de bruit, j'enjambe la tête de lit et grimpe au premier, maman a encore fermé la chambre, la clé est toujours cachée sous le tapis. J'entre, ça pique encore un peu, j'ouvre la fenêtre. Il fait clair, la lune brille, elle éclaire papa. Il est allongé les bras croisés sur le ventre, je m'approche de lui, il sourit. Mon petit papa, je suis là, je ne t'abandonne pas, moi. Je m'allonge contre lui, je lui caresse les mains, les cheveux, j'aime ses mains pleines de poils et ses cheveux noirs et blancs. Poivre et sel, dit maman. Je l'embrasse sur les joues, il pique, sa barbe a poussé.

Il n'est pas mort !

Il fait peut-être semblant de dormir.

Je t'aime, mon papa, tu es glacé, il faut que je te réchauffe, l'air du dehors est froid, je te frotte les jambes, les bras, j'enlève tes pantoufles et tes chaussettes, j'entoure

tes pieds avec les miens. Je caresse encore tes cheveux, tu fais pareil quand tu me réveilles le matin, tu vas peut-être te réveiller aussi.

Tu es à moi, je défais les boutons de ta chemise, je touche ton ventre, ta poitrine, c'est doux. Je baise la fermeture éclair de ton pantalon. La grosse dame t'a mis un caleçon de soie bleue.

Un oiseau chante, maman dit que c'est un rossignol, d'habitude il chante au printemps. Il est amoureux d'une rose ; moi aussi je t'aime, papa, je vais t'embrasser partout en chantant.

Je fredonne *À la Claire fontaine*.

Tu ne respirez plus, si je te faisais respirer, peut-être que tu te réveillerais ?

Tu as plein de coton dans la bouche, il faut le retirer, voilà, je mets mes lèvres sur les tiennes et je souffle, comme j'ai vu faire le docteur cet après-midi. Allez mon papa, respire s'il te plaît...

Tu ne veux pas respirer.

Je suis fatiguée, j'ai sommeil, je vais dormir sur ton épaule et demain on se réveillera tous les deux.

Maman m'a trouvée dans tes bras, entortillée dans le couvre-lit, elle a dit : « Oh, mon Dieu ! » en m'arrachant à toi.

SOPHIE

L'automne à peine, belle saison pour mourir. Octobre, le mois où la mort se farde, c'était son mois préféré. Comme elle, il aimait la beauté qui s'altère.

Dans la petite église gothique remplie de famille et d'amis, un prêtre bavard et déplaisant discourait sur mon père qu'il ne connaissait pas : un homme épris de beauté qui avait atteint les limites de l'esthétisme. Je ne comprenais pas. La mort et la beauté sont toutes deux divines, elles sont l'éternité.

Maman avait choisi des poèmes et des chants. La voix pure d'un enfant de la chorale de Neufchelles montait dans la demi-lumière qui effleurait les pierres :

*Nous te rendons grâce pour tant de tendresse...
Père, c'est toi mon Dieu, c'est toi que je cherche.
Toute ma chair après toi languit.
Je veux ton amour pour guider ma vie,
Mon âme a soif, a soif de toi.*

*Mes lèvres diront sans fin ton éloge.
Toute ma vie, je veux te bénir.
Je veux à ton nom élever les mains.
Nous te rendons grâce pour tant de tendresse...*

Je pleurais, Marie pressait son épaule contre mon dos. Nous sortîmes, il faisait doux, de cette douceur qui meurtrit.

Autour de l'église, le cimetière ceint de vieux murs de pierre étalait ses linges de marbre froid. Au-delà des murs, le village. Les maisons centenaires et paisibles croulaient sous les vignes rougissantes. Les cheminées fumaient. Face à nous, la forêt. Des arbres immenses à l'infini ; mer verte juste retouchée de jaune et d'orange. Bel endroit pour dormir, bel endroit pour l'éternité.

Dans le ciel s'étiraient de fins nuages aux multiples nuances de fin d'après-midi d'automne. Le soleil partout, sur les fleurs, les arbres, les tombes, sur le visage blafard de grand-mère soutenue par mes tantes. Elle ne pleurait pas. On l'avait sortie de sa chambre pour la cérémonie, son sempiternel tuyau dans les narines et sa machine à oxygène dans un sac Fnac doublé. Elle s'affala sur un fauteuil pliant.

Son visage était plus dur qu'à l'ordinaire. Elle avait exigé que papa soit enterré ici, à quatre-vingts kilomètres de Paris, dans le caveau familial. Il me serait impossible de le visiter chaque semaine.

La tombe était béante, quatre hommes très concentrés descendirent le cercueil dans la fosse à l'aide de cordes plates passées dans les poignées. La bière hésita longtemps, ses bords cognèrent le marbre.

– Je veux voir Étienne une dernière fois, cria grand-mère.

Maman et oncle Paul l'aiderent à se lever, elle se tint face au trou profond, seule et droite, les mains appuyées sur sa canne noire. Elle arracha deux roses d'une couronne, seulement deux, et les jeta sur le cercueil. Une larme coula sur son visage ridé, une seule. Je ne l'avais jamais vue pleurer.

Marie se détacha soudain de moi, s'approcha de grand-mère, saisit sa main et tenta de la traîner vers le trou. De toutes ses forces.

– Prends sa place, hurla-t-elle, je te dis de prendre sa place !

Grand-mère résista, trébucha puis tomba. Le tuyau d'oxygène chut à terre en chuintant. Oncle Paul se précipita, prit ma sœur dans ses bras, la déposa brutalement près de moi et dit, menaçant :

– Reste là et ne bouge plus ! Sinon...

Ma mère s'approcha pour un dernier adieu, elle ne pleura pas. Elle serra les lèvres. Son visage se concentra tout entier autour d'elles, autour de cette crispation, comme si la douleur était honteuse.

Ma douleur est plus belle que ta retenue, maman.

Les gens défilaient, papa se couvrait de fleurs. Marie s'était collée à moi, je sentais sa chaleur. J'avais acheté deux médailles miraculeuses : une Sainte Vierge laquée de bleu priait sur l'acier. J'en donnai une à Marie. Nous les offrîmes à papa.

Peu à peu, le cercueil disparut sous la terre.

Je marchai dans le cimetière. Par-delà le mur d'enceinte, des centaines d'arbres décalqués sur le bleu du ciel murmuraient. L'église brillait dans l'éclat du soir, des colonnes de pierre blonde soutenaient le clocher, ses tuiles couvertes de mousse humide miroitaient dans le couchant. Un gigantesque tulipier se dressait, ses deux troncs s'épaulaient l'un l'autre. Qui me soutiendrait désormais ?

Marie prit ma main.

Maman convia tout le monde à Saint-Cloud.

Dans la voiture qui nous ramena à Paris, elle dit à oncle Paul qu'elle ne pourrait pas garder la maison : trop grande, trop chère.

À la douleur de la mort, elle joignit celle de l'exil.

Cette maison, papa y avait mis tout son cœur, choisissant chaque objet, chaque meuble, jusqu'à la couleur du gravier des allées du jardin ; je n'imaginai pas vivre ailleurs, alors que son cœur y battait toujours.

Maman avait placé des lanternes partout, papa était fou de lumières. Elles brûlaient dans les arbres, sur la pelouse, aux fenêtres, éphémères comme sa vie. Bientôt, la féerie de pacotille laisserait place aux ténèbres.

Une alcôve de pierre... L'été, papa y installait son fauteuil d'osier et lisait le journal à l'abri du soleil. Maman avait tourné le siège face au mur, deux bougies l'encadraient. Elle aurait dû disposer deux cierges pour parfaire la mise en scène.

La maison scintillait comme un arbre de Noël. Dououreux éclat qui soulignait l'absence. Papa était partout. Il allait paraître, son parfum flottait encore. Ses cigarettes, son briquet attendaient ses lèvres. Il souriait sur dix photographies, j'effleurai son visage du bout de mes doigts.

Sur une table, ses dernières acquisitions à Drouot ; la peinture d'un bras tendu et deux fragments de statues : des pieds romains. Ses livres ouverts s'étalaient sur le sol, jardins d'Angleterre, jardins de France,

jardins du monde, il adorait les fleurs, les arbres et l'Italie.

– Un jour, je t’emmènerai en Toscane, avait-il promis. Nous partirons tous les deux, seuls. En amoureux...

Dans l’orangerie, les tables de banquet étaient couvertes de victuailles, le vin coulait. Les convives plaisantaient, riaient et pleuraient. Ambiance équivoque, c’était la première fête à laquelle il ne participait pas. Je guettais l’entrée avec le secret espoir qu’il viendrait. En vain.

Je courus me réfugier dans ma chambre et fondis en larmes, la tête enfouie dans l’oreiller. Marie me surprit bientôt et chuchota en pointant son index dans le cœur :

– Pourquoi tu pleures ? Il est là, pas dans la terre !